Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours

Nathalie Audas, Denis Martouzet

▶ **To cite this version:**

Nathalie Audas, Denis Martouzet. Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours. Penser la ville - approches comparatives, Oct 2008, Khenchela, Algérie. pp.62. halshs-00380553

HAL Id: halshs-00380553
https://shs.hal.science/halshs-00380553

Submitted on 2 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Saisir l'affectif urbain. Proposition originale par la cartographie de réactivation des discours

Nathalie AUDAS[1]

Denis MARTOUZET[2]

Introduction

Le rapport affectif à la ville, nécessairement personnel, voire intime, n'est pas sans poser des difficultés pour qui veut le saisir : entre biais d'enquête et réticences tout à fait naturelles de l'interviewé, l'affectif ne se laisse pas facilement capter. L'observation des comportements ne suffit pas à en inférer une affectivité, positive ou négative, de l'individu envers son espace urbain, il faut en passer par les entretiens, sous différentes formes. Le récit de vie et ses différentes variantes, notamment le récit de vie spatialisé ou le récit des lieux, ont fait l'objet de nombreuses expérimentations. Reconnues comme des techniques, relevant des sciences sociales, elles demeurent valides à condition de ne pas tomber dans le défaut de la sur-interprétation et notamment dans celle qui permet de vérifier les hypothèses de départ, soit par des biais relatifs à l'enquêtés, soit par "maladresse" de l'enquêteur, soit encore dans l'interaction entre eux deux. Au-delà de ces écueils désormais classiques, il apparaît que le récit de vie ne laisse pas indemne l'enquêté qui, par la suite, doit continuer sa vie avec la charge de son passé et, en plus, la charge de son récit qu'il ne peut ni dénier, mentalement, ni renier par ses actions à venir, ce qui rendrait l'ensemble moins cohérent que le récit. La portée thérapeutique du récit de vie a déjà été signalée par Pierre Bourdieu (1994) mais il convient d'insister sur le caractère potentiellement néfaste d'une thérapie mal menée. Par ailleurs, le récit de vie a montré ses limites en ce qui concerne la captation des informations recherchées, notamment quand celles-ci touchent à des aspects privés et plus encore intimes de la personne, la révélant, la dévoilant. Entre autres, le rapport affectif à l'espace.

Renouant avec le projet d'Eric Dardel ("Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin", Eric Dardel, 1990, p. 2) et répondant au manifeste de Jean-Bernard Racine et Béatrice Bochet (2002), un ensemble de recherches, tant chez les géographes et les politiques (Jacques Lévy, Juliette Rennes, David Zerbib, 2007), les urbanistes, les sociologues urbains, qu'en psychologie environnementale (Karine Weiss, Gabriel Moser, 2003), semble actuellement converger vers la thématique aux contours encore mal définis de la dimension affective du rapport à l'espace. L'état des lieux de cette question mouvante montre un foisonnement sans précédent, avec des approches relatives aux politiques publiques (Joëlle Salomon Cavin, 2003, 2005), ou plus orientées sur l'individu (Nathalie Audas, 2007, 2009 ; Denis Martouzet, 2007a, 2007b, 2009 ; Benoît. Feildel, 2004, 2007 ; Benoît Feildel, Hélène Bailleul, 2007) et nous faisons l'hypothèse que dans les années à venir, un certain nombre de chercheurs en sciences sociales touchant à l'espace et proches de nos préoccupations, comme le sont les spécialistes de la géographie des représentations (André-Frédéric Hoyaux, 2006) et de l'habiter (Martin Heidegger, 1958 ; Thierry Paquot, Michel Lussault, Chris Younès, 2007) ou des approches sensibles de l'espace (Pierre Sansot, 2004 ; Lucile Grésillon, 2004, 2005 ; Pascal Amphoux, Pascal Cheltoff, Jean-Paul Thibaud, 2004), vont "franchir le pas" et affronter de face cette redoutable question.

[1] **doctorante en aménagement de l'espace et urbanisme, UMR 6173 CITERES**

[2] **professeur en aménagement de l'espace et urbanisme, UMR 6173 CITERES**

Le caractère innovant de cet ensemble de recherches et les problèmes techniques de captation de l'information conduisent à une vigilance accrue en termes méthodologiques. Associée à l'idée de l'insuffisance du récit de vie et de son caractère potentiellement problématique pour l'enquêté, la relative incapacité des méthodes de réactivation expérimentées à toucher véritablement l'affectif nous amène à proposer une méthode originale, dépassant certains des blocages produits par ces manières de faire, tout en prenant en considération l'intégrité de la personne répondant à l'enquête.

Nous exposons dans un premier temps la nature de l'objet de recherche qu'est le rapport affectif à l'espace avant une analyse comparative des techniques de captation de l'information pour en proposer un dépassement, alliant psychologie et cartographie.

I – Construction de l'objet rapport affectif à l'espace

IA – Qu'est-ce que le rapport affectif ?

Le rapport affectif à l'espace est de l'ordre de l'intime, il est unique dans le sens où, étant donné ses caractéristiques (expériences, connaissances, préférences, sensibilité et capacité d'émotion), chaque individu a un rapport spécifique à l'espace, à tel espace, à tel lieu, à telle ville ou à la ville en général. L'individu exprime cette relation affective à l'espace de différentes façons. Ces types de données sont dévoilés en faisant appel à divers registres, lesquels peuvent être classés en quatre catégories : les affects, les repères spatio-temporels, les données représentationnelles et les données comportementales. Ce rapport affectif à la ville est évolutif, il se construit dans l'interaction sans cesse changeante entre l'individu et les espaces qu'il fréquente, physiquement et en pensée (faisant intervenir souvenirs, être-là et attentes et/ou craintes). Son caractère évolutif ne doit pas conduire à l'assimiler à la notion d'attachement/détachement, qui suppose une accumulation progressive de connaissances, fondées ou non, et de souvenirs. Il n'en est qu'une modalité en lien avec le sentiment d'appartenance et l'identification. Le rapport affectif à la ville peut revêtir aussi la forme du coup de foudre, plus brutal, et qui ressortit plus à l'adhésion immédiate qu'à l'identification progressivement construite. Le coup de foudre peut révéler l'attachement à une valeur, qui se présente sous forme d'attente (ou sous forme de crainte dans le cas de la répulsion). Interagissent, entre attachement et coup de foudre, à travers l'expérience et la connaissance (de soi et de l'espace), les éléments concrets, perçus objectivement et subjectivement, les émotions, le sensible qui peuvent entrer en résonance avec des valeurs individuelles. Aussi, ce rapport affectif qu'entretient un individu envers un objet géographique se construit-il dans une relation non uniquement instrumentale (même si l'utilisation de l'espace fait partie de cette construction). Au-delà de la dimension instrumentale, la composante motivationnelle de l'action ressortit aussi du sensible (par les cinq sens) et de l'émotionnel (que l'émotion soit esthétique, morale…), des valeurs (dans la correspondance jamais tout à fait exacte entre représentation d'espaces expérimentés et représentations d'espaces idéaux). Souvenirs et attentes en sont les matériaux.

L'espace peut, dans cette construction, revêtir deux formes principales :

- Comme décor des expériences s'y déroulant : un lien est alors créé par la personne associant, par une forme d'automatisme, l'expérience et l'endroit de l'expérience, sans que l'un et l'autre n'aient de relation autre que cette association de co-présence d'ordre cognitif et émotionnel.

- Comme acteur, du moins d'actant (Michel Lussault, Jacques Lévy, 2003) : l'espace est cause (ou considéré comme tel) de ce qui advient à l'individu. Le lien repose alors sur une base plus objective sans pour autant être perçu comme plus intense.

En bref, le rapport affectif à l'espace est une construction unique et changeante dans l'interaction entre expériences urbaines (actes, pensées, actes manqués, émotions, projections, expériences sensibles) et souvenirs (donc retraitement cognitif) de ces expériences de villes. Conduisant à la fabrication d'images et de représentations mêlant ville(s) idéelle(s) et expériences, il peut cristalliser des émotions (peur, curiosité, répulsion, fascination, rejet, attirance…). En retour, ces images, représentations et émotions modifient le rapport affectif à l'espace.

IB – Le triptyque Affectif-Rationalité-Cognition

L'opposition classique entre raison et passion ou, en termes plus actuels, entre rationalité et affectivité a été traitée de multiples façons et l'on évoquera ici simplement les approches descriptives, quoique empreintes d'affectivité et d'idéologie, à la Rousseau, qui tendent vers une approche éthique : "J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, et qui nous montre notre bien dans le mal d'autrui, sûr que, dans de telles situations, quelque sincère amour de la vertu qu'on y porte, on faiblit tôt ou tard sans s'en apercevoir, et l'on devient injuste et méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'âme" (Rousseau, 1827, p. 78) en réponse à une forme de pessimisme chez Hume : "la raison n'est et ne doit être que l'esclave des passions ; elle ne peut jamais prétendre à aucun autre office qu'à les servir et à leur obéir" (Hume, 1991).

Le traitement de cette question n'a cessé de montrer les liens indissociables entre raison et passion. Plus tard, raison et passion seront non pas opposées mais indissolublement liées, chez Max Weber (1971), par exemple, avec les notions de rationalité en valeur et rationalité affectuelle ou plus récemment chez Pierre Livet (2002), Donald Davidson (1991) ou Harry G. Frankfurt (2006) avec ses *Raisons de l'amour*.

La dimension cognitive a, notamment avec Herbert A. Simon (1979, 1989, 1992), nuancé largement cette opposition. Jacques Lévy (Michel Lussault, Jacques Lévy, 2003) propose un croisement entre, d'une part, objectif/subjectif et, d'autre part, affectif/cognitif, construisant implicitement ces couples autour d'opposition. L'affectif se décline alors en passion, expérience sensorielle et intérieure, en relations interpersonnelles, en ce qui concerne le volet subjectif et en éthique, morale, valeur et droit pour le pendant objectif.

	Affectif	Cognitif
Subjectif	« Passion », expérience sensorielle et intérieure, relations interpersonnelles.	Esthétique, arts.
Objectif	Ethique, morale, valeurs, droit.	« Raison », philosophie, sciences, technologies, techniques.

Tableau 1 : Croisement affectif/cognitif et subjectif/objectif (Michel Lussault, Jacques Lévy, 2003, p.170).

Il nous semble qu'il vaut mieux considérer qu'affectif et rationnel sont deux modes de traitement de l'information (du cognitif), qui ne donnent pas forcément les mêmes résultats,

qui ne sélectionnent ni ne hiérarchisent les informations de la même façon, qui ont des temporalités différentes… Ce faisant, l'affectif, selon nous, se réfère à la fois aux intersections proposées par Jacques Lévy :

- affectif/objectif (qu'il nomme éthique)
- affectif/subjectif (la « passion », le sensoriel)
- cognitif/subjectif (l'esthétique)

La raison est, elle, co-déterminée par le cognitif et l'objectif, ce qui ne signifie nullement qu'affectif et raison soient radicalement séparées, puisqu'ils s'initient sur la même base d'information. Seuls les traitements en sont différents et interagissent.

IC – Dimensions temporelles de la construction du rapport affectif à l'espace

Des entretiens ont permis de mettre à jour que les deux grandes dimensions du temps (durée, moment) entrent en jeu dans la construction du rapport affectif à l'espace. Premièrement, la durée réfère principalement à la dimension cognitive (mais aussi à la dimension sensible) de la construction du rapport affectif à l'espace, par :

- La capacité de l'individu à percevoir, puis interpréter et comprendre le milieu dans lequel, par périodes plus ou moins longues, plus ou moins fréquentes et régulières, il se situe.
- La capacité relative de l'espace à être perçu, interprété et compris, plus ou moins bien selon que l'individu en maîtrise les codes, dans son détail par ce qu'il donne à voir de particulier, comme dans sa globalité par ce que ce particulier réfère à du général.
- L'accumulation progressive de moments particuliers et d'événements urbains qui finissent par former système, par besoin de structure.

Ces moments qui participent à la construction du rapport affectif à la ville sont de natures différentes :

- Les premières fois, les premières impressions qui se déclinent pour beaucoup en premières impressions de liberté : pour l'enfant, c'est quand il est autorisé à aller ou revenir de l'école sans présence d'une autorité (généralement représentée par les parents, le grand frère…), puis les premières sorties entre copains. Ensuite ce sera la première décohabitation d'avec les parents et le premier emploi (à peu près) stable, emploi que fournit la ville. Dans cette suite de premières fois, l'individu acquiert dans la ville puis par la ville une autonomie croissante et une puissance d'action dans un monde qui lui apparaît de plus en plus divers. Mais cette connaissance est sous-tendue par l'émotion qui l'a initiée.
- Les événements qui surviennent en des lieux donnés. L'événement c'est ce qui survient, ce qui s'impose de façon inopinée, imposant une rupture dans le cours des choses, à un individu sans que celui-ci en soit la cause directe : il est étonné, non de lui-même, comme avec les premières fois, mais de quelque chose d'extérieur.
- L'événement est à prendre en considération dans notre analyse de la construction du rapport affectif à la ville quand, par un processus mental qu'il n'est pas utile ici de préciser, il assimile un objet à son contexte : l'événement est associé à l'espace où il se produit ou bien où il est connu. Dans la construction du rapport affectif à l'espace, l'événement nous importe non par son contenu mais par le moment de couplage entre événement et sa charge émotionnelle et l'endroit qui y est associé : "c'est la ville où j'ai rencontré…", "j'étais à Paris quand j'ai appris le décès de…".

Selon que la construction du rapport affectif à l'espace ressortit de la durée et sa dimension cognitive ou de moments et de leur charge émotionnelle, telle technique de captation d'information sera plus ou moins adéquate.

II – Les techniques de captation de l'information

IIA – Une esquisse de méthode par un croisement de techniques d'enquête

Cinq techniques d'enquêtes (l'observation, l'entretien, la carte mentale, le parcours commenté et la réactivation d'entretien) ont été comparées quant à leur efficacité à capter une donnée d'ordre personnel voire intime et à dévoiler les représentations mentales des individus, l'ensemble visant à connaître le rapport affectif à l'espace, vu ici à travers des enquêtes tests portant sur des lieux (les gares de Tours et de Saint-Pierre-des-Corps). Les résultats de cette série d'expérimentations montrent qu'il n'est pas possible d'identifier de manière exclusive une technique d'enquête à la production d'un seul et unique type de données. Chaque technique permet d'accéder à différentes dimensions du rapport affectif à l'espace (Cf. Tableau 2 : Des techniques d'enquête pour des types d'information).

Il est à remarquer que certaines corrélations entre une technique d'enquête et un type de données obtenues sont plus fortes (en gras dans le tableau). Il en va ainsi pour les affects (D1) qui, bien qu'ils se laissent appréhender par l'entretien semi-directif (T2) ou le parcours commenté (T4), deviennent plus "abordables" au cours de la réactivation d'entretien (T5) puisque l'interviewé se livre davantage. L'enquêté se lance ainsi dans un discours moins réfléchi et, par conséquent, plus personnel et intimiste. Les repères spatio-temporels (D2), considérés comme une part des traducteurs de la relation de l'individu à l'espace qui l'entoure, sont plus facilement décelables au moyen d'une carte mentale (T3), même si, là aussi, le discours (T2) ou encore les trajectoires observées (T1) par le chercheur ou réitérées lors d'un parcours commenté (T4) en donnent une première idée. Les représentations mentales (D3) que se crée une personne sont des construits complexes difficilement extériorisables, elles font appel à des valeurs et normes intériorisées et ne peuvent, de ce fait, être véritablement appréhendées, comprises et assimilées par l'intervieweur qu'au moyen du discours de cette personne sur elle-même, lors de l'entretien semi-directif (T2). Là encore, les autres techniques ne sont pas exclues puisque l'absence de certains éléments et la présence d'autres sur la carte mentale (T3) traduisent d'une certaine manière ces représentations (D3). Il en va de même, avec le parcours commenté (T4) considéré comme un autre moyen d'obtenir des éléments de justification sur les significations accordées au lieu traversé. Enfin, la dernière catégorie de données acquises, à savoir les comportements (D4), est réellement identifiable par l'observation du chercheur étant donné que la personne observée ne se sait pas observée. On peut, par conséquent, conclure à plus de réalisme que lorsque celle-ci dit ce qu'elle fait au cours d'un premier voire d'un second entretien (T2 et T5). Le parcours commenté (T4) invite l'individu à faire ce qu'il dit et non plus à dire ce qu'il fait, ce qui suppose moins de biais dans le résultat.

	Les affects(D1)	***Les repères spatio-temporels(D2)***	***Les données représentationnelles (D3)***	***Les données comportementales (D4)***
L'observation (T1)	Si manifestations externes d'émotions ou de sentiments de la part des individus	En fonction du positionnement des individus		**Facilement identifiable**
L'entretien semi-directif(T2)	Nécessite un climat de confiance	Indicateur de basculement d'une émotion à l'autre, d'un souvenir à l'autre etc.	**Référence à son propre système de valeurs et de normes**	Au travers de la description des attitudes
La carte mentale(T3)	les points d'ancrage	**les points de repères**	proportion/dimension/présence/absence des éléments	Dessin d'un trajet
Le parcours commenté(T4)	Confrontation en temps réel avec la réalité environnante. Apparition de nouveaux émois.	En fonction du choix de la trajectoire du parcours	L'individu identifie et donne une signification à l'espace	**l'individu fait ce qu'il dit et non plus dit ce qu'il fait**
La réactivation d'entretien(T5)	**Trouver un objet "suscitant" l'émotion et donc un discours moins réfléchi**	Identifiés à partir des photos ou images	Dévoiler le sens vécu, le sens subjectif	Au travers de la description des attitudes

Tableau 2 : Des techniques d'enquête pour des types d'information (Nathalie Audas, 2007, p. 68).

IIB – L'adaptation des techniques d'enquête à la visée de la recherche

De la mise en œuvre de la technique par le chercheur…

Une des premières limites que nous pourrions formuler tient à la subjectivité quasi omniprésente de l'observation puisqu'elle commence par le choix des moments d'observation qui dépend presque exclusivement du chercheur. De plus, l'observateur se trouve par définition sur le site, il doit donc prendre garde à ne pas gêner ou empêcher certains usages par le simple fait de sa présence. Néanmoins comme le soulignait Everett C. Hughes (1996), sociologue de l'Ecole de Chicago, le chercheur qui observe doit avoir conscience de sa qualité d'observateur et être ainsi en mesure de s'auto-analyser dans ce rôle.

La technique de l'entretien, quant à elle, s'avère efficace à condition pour le chercheur de réussir à faire produire ce discours par l'interviewé en l'incitant à se lancer dans cet exercice sans questionnement trop indicatif ou directif au départ du fait du biais induit par sa formulation. Néanmoins cette technique a ce défaut qu'elle occasionne deux rôles bien distincts, celui qui raconte, évoque, se souvient et celui qui écoute, relance et oriente la discussion, ce qui est très difficile à gommer pour faire paraître l'échange comme une discussion où chacun donne et reçoit.

La carte mentale nécessite pour sa part d'avoir des compétences particulières pour l'analyse, tant les types de sources d'informations sont variés. Il est donc parfois difficile de les interpréter sans émettre de jugements.

Quand bien même le parcours commenté offre au chercheur un panel de sensations ressenties dans l'immédiateté, il est rare de pouvoir interroger un individu en temps réel, ce n'est donc qu'un réel reconstitué, ce qui biaise quelque peu les résultats obtenus ou du moins conduit à une certaine relativisation. Une limite supplémentaire réside dans l'interaction qui s'opère entre les données observables et les conditions d'observation (moment, météo, affluence ou non sur le lieu, etc.). À ces interactions formées par le contact avec l'altérité sociale ou spatiale se surajoute une interaction de fait entre l'individu et son enquêteur.

Pour la réactivation d'entretien, c'est le contexte dans lequel celui-ci se déroule ainsi que la manière de faire de l'intervieweur qui ne sont pas sans incidence sur le discours produit. La durée qui sépare les deux interviews est un paramètre qui entre également en ligne de compte.

Il s'avère que, jusqu'à un certain seuil, plus l'espacement entre deux interviews est important et plus la personne accepte de se livrer. La présentation d'un éventail de photographies a été expérimentée mais elle n'a pas eu l'effet escompté. Les personnes interviewées ont davantage réagi sur le côté artistique de la prise de la vue et proférer des remarques d'ordre technique plus qu'intime.

…à sa réception par les interviewés

L'entretien semi-directif comporte quelques écueils dont ceux mis en évidence par Yves Chalas (2000) et qu'il nomme "*imagerie et ignorance"*. Les individus utilisent l'imagerie pour ne pas se sentir évalués et s'emparent du prétexte de ne pas être spécialistes de la question pour rester très évasifs voire silencieux. Ils agissent de même lorsque l'intervieweur leur propose de réaliser une carte mentale. Ils émettent quelques réserves sur leurs capacité à produire la dite carte, sans qu'il y ait pour autant sous-estimation d'eux-mêmes mais davantage une sous-estimation de leur capacité à réaliser la carte. Ce jugement d'inaptitude rejoint les dérives de l'entretien semi-directif dans la démission des individus non plus par ignorance mais par sous-estimation de leurs compétences.

En revanche, dans le parcours commenté, la personne interrogée se soucie moins de ce qu'elle avoue sur sa personne, ses opinions et jugements et ce pour une raison majeure : cette technique est perçue sous un jour ludique et, souvent méconnue des participants, elle a l'attrait de la nouveauté. Néanmoins et de toute évidence cette technique "d'observation/description en mouvement" fait appel à la capacité des individus à décrire et à expliquer leurs ressentis face aux diverses sollicitations du lieu, via les sens et concernant autant les objets que les personnes présentes. Pour la plupart d'entre eux, mettre des mots sur une ambiance, une sonorité ou un degré de luminosité constitue une grande difficulté parce qu'ils ne sont pas habitués à s'exprimer sur leurs ressentis. Ils cherchent ce qu'ils pourraient dire et de ce fait ils se réfèrent à des clichés fréquemment véhiculés pour ce type de lieux. Enfin, la personne interrogée choisit de recréer un parcours qu'elle a l'habitude de faire ou encore elle crée un parcours qui rassemble tous les endroits qu'elle apprécie particulièrement pour se donner l'occasion de montrer à l'observateur ce qu'elle ressent, aime ou pas. Ainsi, elle reconstruit et se représente, pour la présenter, la structure de son espace.

En ce qui concerne les deux réactivations d'entretiens menées dans le cadre de cette série d'expérimentations, elles se ressemblent en de nombreux points et cela tend vers la répétition. Cette technique adoptée par Yves Chalas et Henry Torgue (1981) vise à obtenir la production d'un discours plus riche que celui produit lors de l'entretien semi directif et consiste à inciter les enquêtés à évoquer des souvenirs personnels, des sentiments des commentaires plus poussés et davantage orientés vers la visée de notre recherche. Cependant la personne a tendance à réitérer les mêmes propos que la première fois et il est alors très difficile de la conduire dans ses propres retranchements, sans qu'elle ait l'impression de le faire, afin qu'elle se livre davantage.

III – Les modes de réactivation

IIIA – Etat des lieux des modes de réactivation

1) La vision réactivée

La vision réactivée (Yves Chalas, 2000) a pour but de parvenir au discours d'existence, c'est-à-dire un discours fait par l'interviewé qui revient à donner à l'enquêteur ce qu'il est capable de lui fournir, à savoir la description de son quotidien, de ses habitudes, de ses manières d'être, de ses préférences…, bref de ce qu'il est et de ce qui fait qu'il est ainsi. Parler ainsi de ce qu'il est constitue une façon pour l'individu d'exprimer ce qu'il n'a généralement pas

l'occasion de verbaliser. Pour le dire autrement, un individu interrogé sur le rapport affectif qu'il entretient avec sa ville, répondra par la description de cette ville vue par ses yeux d'habitant, d'usager, de citoyen et non pas comme l'attendrait l'enquêteur sur ce qui fait qu'il aime cette ville. C'est précisément cette manière de narrer les choses par l'entremise du quotidien, des pratiques ou encore des images mentales qui intéressent le chercheur car tous ces phénomènes ou situations, passés, présents ou futurs constituent la trame du discours d'existence, discours indispensable pour celui qui souhaite appréhender les "arts de faire" des individus avec l'espace (Michel de Certeau, 1990). Yves Chalas (2000) préconise, pour y parvenir, de ne pas cadrer l'entretien en posant des questions à l'interviewé étant donné que ces dernières ne feraient que brider l'individu dans ce qu'il a à dire par souci de se conformer à ce qui lui a été demandé. Le risque est de voir l'enquêté s'enliser dans les écueils de l'entretien en s'orientant vers un discours fortement teinté par l'imagerie et l'ignorance. Les seules questions que l'enquêteur formulera seront des relances que lui inspire le discours d'existence et non pas ses hypothèses de recherche formulées avant l'entrevue. Comment alors enjoindre les personnes à se lancer dans le discours d'existence si ce n'est en leur posant une question ? La vision réactivée, telle que développée par Yves Chalas et Henry Torgue (1981) au moyen de la présentation de photographies est une manière d'amener l'individu à se pencher sur l'objet de la recherche de façon à ce qu'ils ne soient pas *"penseurs de l'objet, ce qui pour des non spécialistes conduit immanquablement aux impasses de l'ignorance et de l'imagerie, mais pensifs par rapport à l'objet, ce qui leur permet de produire un discours d'existence dans lequel s'expriment les pratiques ou usages authentiques de cet objet". (page19)*

2) La réactivation par réécoute de l'entretien

Il s'agit pour l'interviewé de réécouter le discours enregistré, en focalisant son attention sur ce qu'il a envie de compléter, de remanier, de corriger, d'affiner, en prenant éventuellement des notes ou en demandant d'arrêter la bande pour apporter un commentaire ou compléter certaines informations. Cette technique développée notamment par Nicole Berthier (2006) offre à l'individu la possibilité d'un tête-à-tête avec lui-même, ce qui arrive rarement et peut donc positionner la personne en proie à une écoute attentive afin de s'auto-juger. Cette auto-évaluation est l'occasion pour le chercheur d'entendre de la bouche de l'interviewé les justifications (qualifications, explications, fondements) de telle ou telle affirmation préalablement enregistrée.

3) La technique du double-entretien

Dans le cadre de ses recherches sur les liens que l'habitant entretient avec son monde, André-Frédéric Hoyaux (2006), préconise d'avoir recours à la technique du double entretien. En effet, le premier sert à obtenir un discours portant sur diverses thématiques qui ne sont autres qu'une production de significations que l'habitant donne à son monde. Tandis que le second permet de connaître le sens contenu dans les significations apportées par l'individu aux objets géographiques qu'il tente d'interpréter, dévoilant ainsi ses systèmes de valeurs. Nous retrouvons ici d'une certaine manière la recherche du discours d'existence d'Yves Chalas en amenant l'individu à se positionner en tant que « pensif » de l'objet de recherche, c'est-à-dire à produire une réflexion sur lui-même et sur sa façon d'interpréter le monde qui l'entoure.

4) Analyse critique de ces formes de réactivation

"La vision réactivée est dans toute recherche un objectif à atteindre" (Yves Chalas, 2000, p. 19). Cette phrase signale que la vision réactivée ne doit pas nécessairement être mise en place selon le modèle de l'album photographique à présenter aux interviewés pour les commenter et que les formes sont à adapter à chaque type de recherche. En effet, lors d'une

autre expérimentation de la vision réactivée dans un cadre de recherche différent, les enquêtés ne devenaient pas plus prolixes face à l'éventail de photos proposées. C'est en passant par cette phase de pré-enquête infructueuse que le chercheur peut accéder à ce qui suscite la parole des individus pour l'utiliser comme déclencheur du discours d'existence. Cette façon de procéder par tâtonnement est certes indispensable pour déterminer ce qui génère le discours d'existence dans telle ou telle recherche mais elle a le défaut de passer par la formulation d'hypothèses de ce qui pourrait permettre d'y parvenir, ce qui constitue en soi un paradoxe avec la définition même du discours d'existence qui ne se doit d'exister que par l'inclinaison de l'individu à s'y conformer sans qu'aucune suggestion (déterminée en fonction de l'objectif de recherche) ne l'y incite. Les personnes enquêtées ne doivent pas être influencées par la technique qui les conduit à produire ce discours, auquel cas cela signalerait la présence d'un biais dans leurs paroles du fait de leur orientation vers la visée de la recherche ainsi mise en avant par le chercheur.

La réécoute de l'entretien par ses deux protagonistes constitue une entrée originale pour amener l'individu à s'exprimer davantage. Néanmoins elle peut mettre la personne enquêtée mal à l'aise car elle peut se méprendre sur l'objectif de cette technique, quand bien même le chercheur aurait pris soin de la rassurer, et supposer qu'elle n'a pas fourni les "bonnes réponses" lors de l'entretien en question, ce qui aurait pour finalité de bloquer la personne dans son discours et l'orienter sans le vouloir vers un discours d'imagerie, "stéréotypant" ses dires par ces nouvelles adjonctions, lesquelles ne feraient qu'ôter toute valeur au discours initial.

Dans tous les cas de figures, même lorsque l'on peut dire que l'interviewé se retrouve dans la phase de réactivation, face à lui-même, il ne se livre pas autant que pourrait le souhaiter l'enquêteur du fait de la présence de celui-ci. Certains des modes de réactivation produisent des "miroirs", mais ces "miroirs" ne masquent pas l'intervieweur.

IIIB – Un mode original de réactivation : la cartographie interactive

Le mode de réactivation que nous proposons suppose au préalable de répondre à certaines directives lors de l'entretien permettant d'obtenir le récit de vie que nous qualifions de spatialisé. Il s'agit à chaque nouvelle information obtenue de demander la localisation spatiale (ou, mieux, spatio-temporelle) de la réalisation du contenu de cette information, ou en imposant comme consigne au départ de l'interview que le récit soit chronologique et spatialisé pour pouvoir suivre le parcours de la personne (que ce parcours soit résidentiel, professionnel ou plus large encore). Cette demande s'appuie sur la confection d'une liste ou d'un tableau récapitulatif des lieux fréquentés. A partir de là, une carte individuelle, que nous nommons spatiogramme[3] (Hélène Bailleul et al, 2009), est confectionnée : la taille des cercles est proportionnelle à la somme des durées passées dans le lieu qu'ils représentent quel que soit le nombre de fois où ce lieu a été pratiqué, la longueur des traits correspond au temps passé dans le ou les modes de transport utilisés pour joindre deux lieux, les moyens de transport apparaissant donc aussi comme des lieux dont la particularité est d'être mouvants. La fréquence des déplacements est signifiée par l'épaisseur du trait. Enfin, les couleurs représentent le ou les types d'activités menées dans ces lieux et, le cas échéant, dans les moyens de transport le permettant.

Ainsi, une carte pour l'ensemble de la vie de l'individu (figure 1) et plusieurs autres, chacune représentant une tranche de vie peuvent être réalisées (figure 2). Chaque tranche de vie est séparée de la précédente et de la suivante, chronologiquement parlant, par une modification

[3] Ce terme de spatiogramme ne réfère pas à ce que Pierre Benghozi (2006), dans le cadre des recherches qu'il mène sur le foyer, nomme spaciogramme.

radicale du point central (généralement le logement parfois le lieu de travail). Nous utilisons ces cartes et notamment la carte représentant la vie entière, dans sa version interactive, pour procéder à la réactivation du discours. Paradoxalement, l'avantage de ces cartes réside dans leur imperfection : incomplètes, imprécises, elles reflètent plus le discours que la vie de la personne.

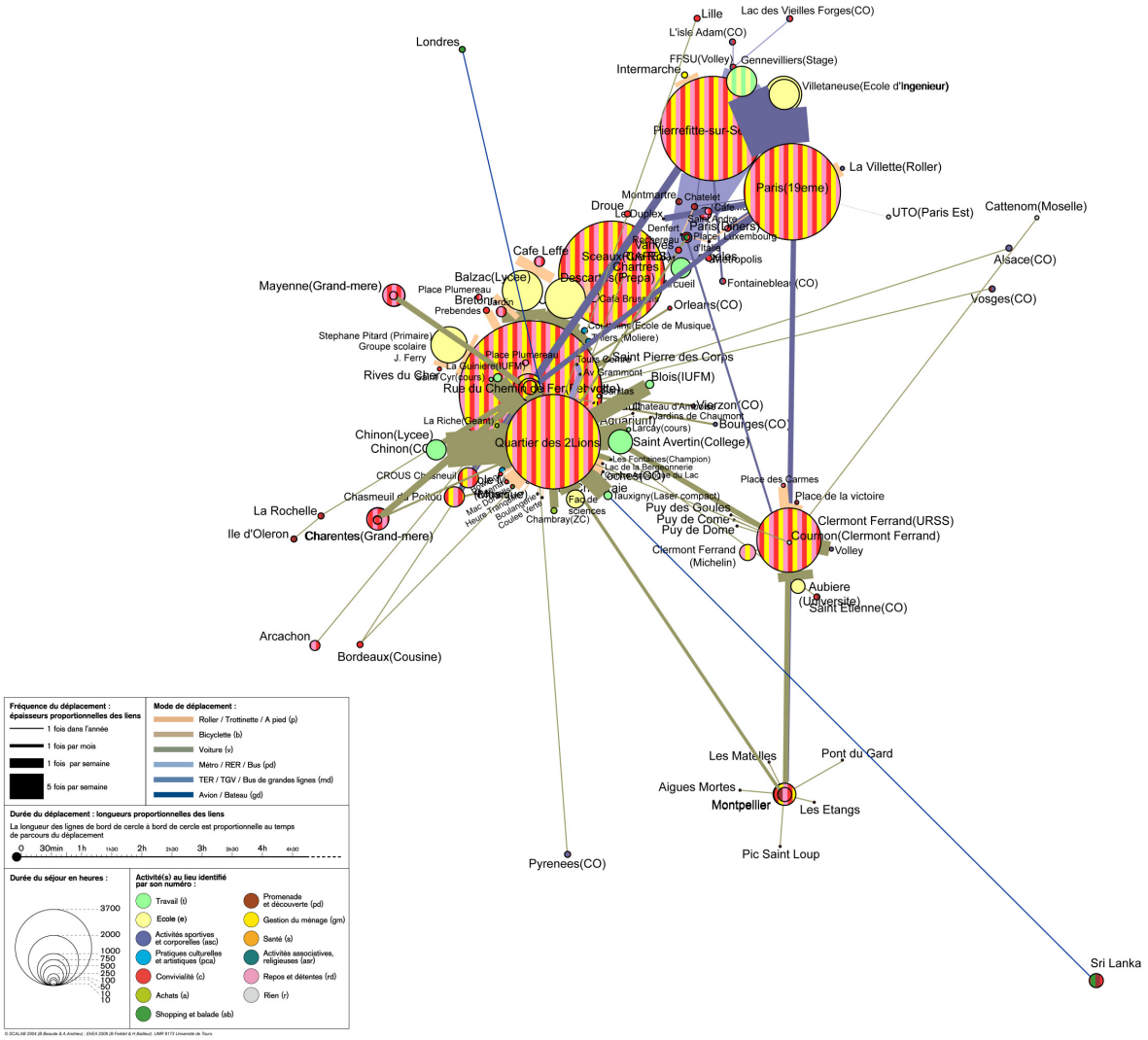

Figure 1 : Spatiogramme de M.X : L'ensemble de sa vie spatiale

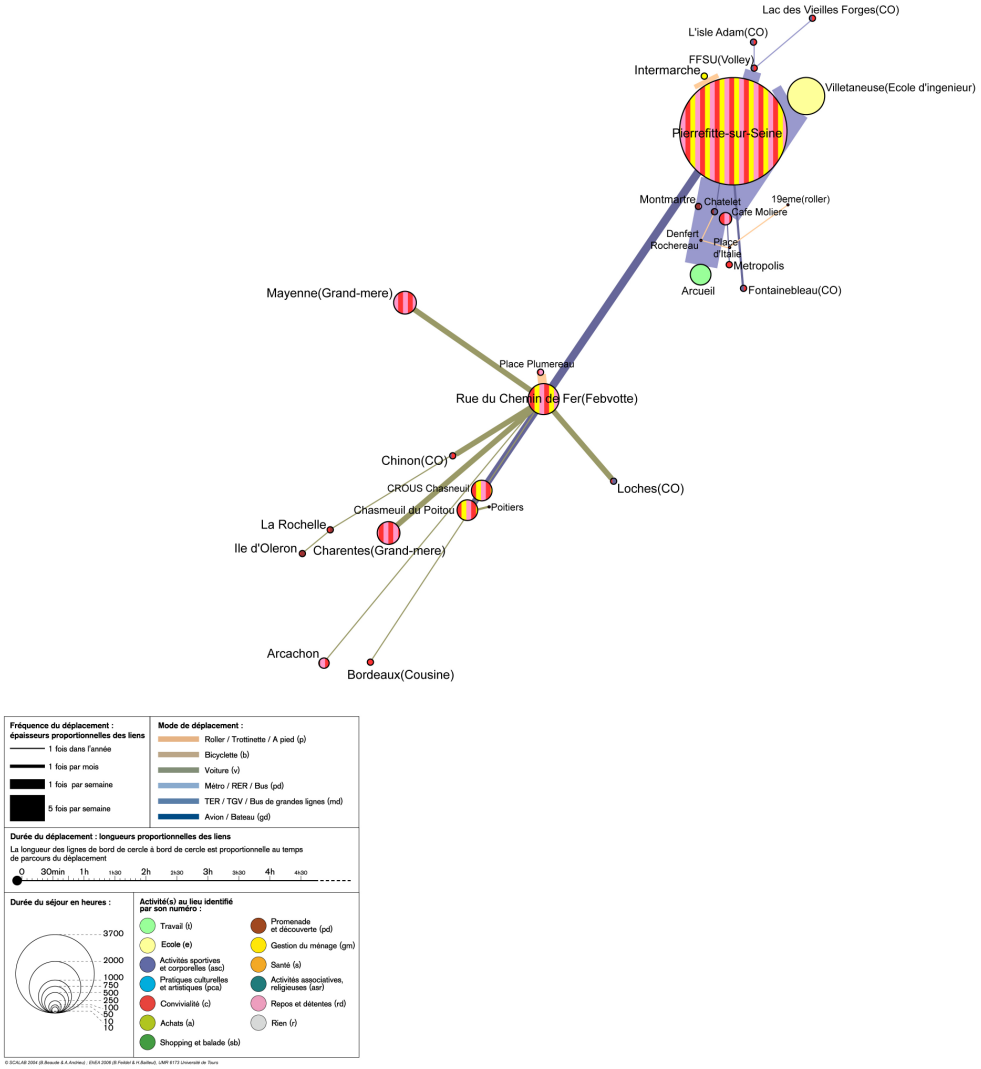

Figure 2 : Spatiogramme partiel de M.X : Une tranche de vie

La réception de la carte au départ de la phase de réactivation a lieu en deux temps :

- Tout d'abord une reconnaissance quasi-immédiate de soi, bien que la carte soit relativement complexe à décrypter : "oui c'est bien moi" ou, de façon plus précise, « oui cette carte représente bien ma vie ». Elle opère donc comme un miroir pour celui qui s'y regarde, mais c'est un miroir personnel : une seule personne peut s'y voir.
- Simultanément, en tout cas très rapidement, le second pôle de la réaction peut se résumer par "non ce n'est pas tout à fait moi, ma vie n'est pas tout à fait celle-là", ce qui est causé par le fait que la carte est de "mauvaise qualité".

Ce miroir, qui est donc déformant, entraîne la volonté de le modifier pour l'améliorer, ce qui est rendu possible par le caractère interactif du dispositif. Ce faisant, la personne commente ce qu'elle fait, amenant, par la parole, des précisions mais surtout des informations d'une nature autre, qui ressortissent de l'intime et permettent à l'affectivité de s'exprimer. Cet effet miroir est, comme dans d'autres modes de réactivations, présent mais il est accentué par le fait que cette carte est un objet donné-créé (Donald W. Winnicott, 1975) : en fait, il est co-construit par l'enquêteur et l'enquêté. Finalement, l'enquêteur est un élément du dispositif-miroir qui ainsi le masque. En parlant, l'enquêté se parle et l'enquêteur disparaît (plus ou moins selon les circonstances et la personne interviewée). En parlant, il analyse son premier discours et s'auto-analyse : il n'a plus besoin de donner de la cohérence à ses paroles et procède par

touches successives plus que par récit nécessairement cohérent : les phrases obtenues fonctionnent non sur le mode de la logique formelle (pour éclaircir, comprendre, expliquer, saisir les relations de cause à effet) mais sur le mode de la pensée associative passant d'un sujet à l'autre par contiguïté.

Conclusion

Le rapport affectif à l'espace se définit comme une relation intime et unique de l'individu envers un objet géographique (le lieu, la ville), même si celle-ci s'exprime par différents types de données (affectuelles, spatio-temporelles, représentationnelles et comportementales). Le caractère de cette relation n'est pas essentiellement instrumental, il est également motivationnel (l'émotion ressentie est ce qui pousse à l'action). Le rapport affectif se conçoit comme une construction dans le temps dont le résultat est unique même s'il est évolutif puisqu'il s'agit de l'interaction entre le vécu d'un espace à l'instant t et les souvenirs qui peuvent exister, voire les projections que l'individu peut y associer. Se manifestant, pendant les entretiens sous la forme de représentations et/ou d'images, le rapport affectif s'exprime aussi par des émotions (attirance, répulsion, crainte, espoir etc.). Ces émotions et les représentations ou images qui y sont associés peuvent en retour modifier le rapport affectif.

L'objet de recherche "rapport affectif à la ville" ou "aux lieux" s'avère complexe dans sa définition et il l'est d'autant plus lorsqu'il s'agit de l'appréhender. En effet, qu'il s'agisse de durée ou de moments, les modes de captation de cette relation affective à l'espace sont plus ou moins adéquats. Cinq techniques d'enquêtes ont été comparées dans leur efficacité à connaître le rapport affectif. Les résultats montrent qu'une technique ne peut permettre d'aboutir à un seul et unique type de données mais qu'au contraire, chacune d'entre elles dévoile différentes dimensions du rapport affectif à l'espace. Les limites et/ou les manques de ces techniques sont ressenties tant par le chercheur dans son rôle d'intervieweur que par l'individu dans son rôle d'enquêté, excepté pour l'observation durant laquelle ce dernier ne se sait pas observer.

Les modes de réactivation sont alors utilisés pour réussir à dépasser certains des limites mises en évidence. Que ce soit la vision réactivée, la réactivation par réécoute ou le double entretien, ils conduisent tous l'individu à réfléchir sur lui-même pour l'inciter à produire un discours davantage empreint d'éléments personnels. Néanmoins, ils ne peuvent y parvenir complètement car ils nécessitent de trouver ce qui permettra à l'individu de produire un discours plus intime, qui plus est face à une personne quasiment inconnue. Présence qui disparaît aux yeux de l'interviewé lorsque lui est présenté la retranscription de son récit sous forme de cartographie des lieux fréquentés. Cette carte fonctionne comme un miroir, certes inexact, mais qui masque, en partie, l'intervieweur, ce qui est là toute sa richesse notamment par son effet d'incitation produit sur l'enquêté qui l'amène à corriger ce qu'il voit. De ce fait il se parle à lui-même et il n'y a plus autant d'autocensure ni de logique formelle ou encore de recherches de liens de cause à effet, la personne enquêtée s'exprime en laissant place à l'affectif.

Par cette présentation de l'objet rapport affectif à la ville et de ses divers modes de captation est souligné le caractère à la fois innovant et problématique de cette question encore peu étudiée même si un certain nombre de chercheurs, d'horizons différents, témoignent par leurs travaux sur l'habiter ou sur l'approche sensible de l'espace de leur intérêt pour un objet de recherche auquel ils doivent désormais faire face. « Faire face », la formule exprime effectivement les difficultés à traiter la dimension affective de la relation de l'individu à l'espace. Cet obstacle, d'ordre méthodologique, constitue la principale barrière à un

engagement réel et impliqué visant à la construction du rapport affectif à la ville comme objet de recherche.

La ville est très souvent décriée, que ce soit dans les discours politiques, journalistiques ou dans le discours commun. Bien que reposant sur une réalité, celle qui fait que la ville n'est pas facile à vivre en toutes circonstances, ni pour tout le monde, ces discours ont une influence dans l'action d'organisation du territoire comme l'a montré Joëlle Salomon Cavin (2003, 2005). Et si, dans le cas de certaines villes, les comportements des habitants tendent à confirmer cette aversion pour la ville (Denis Martouzet, 2002), les enquêtes, menées à diverses reprises et concernant différentes populations, ont montré que quand on demande aux personnes une évaluation de leur rapport affectif à la ville, les résultats sont toujours légèrement positifs. La ville serait donc aimée, mais sans enthousiasme, sans élan, plutôt que mal-aimée ou détestée. Ce décalage entre mesure, qui reste à affiner, et discours incite à la plus grande prudence en termes de méthodes et plus particulièrement en ce qui concerne la captation de ce type d'information.

Passer du discours à l'action, aimer la ville, faire aimer la ville, l'enjeu est de taille d'autant que l'affectif est de plus en plus instrumentalisé, sur les plans politiques, idéologiques mais aussi commercial et dans le marketing. La RATP en est un bon exemple, ave sa campagne publicitaire actuelle « aimer la ville ». Aussi, avant de passer à l'action (pour aimer ou faire aimer la ville), poser quelques jalons méthodologiques, est un préalable nécessaire.

Bibliographie

Amphoux Pascal, Cheltoff Pascal, Thibaud, Jean-Paul, 2004, Ambiances en débats, Bernin : A la croisée.

Audas Nathalie, 2009, *La dimension affective du rapport au lieu des individus : techniques d'enquêtes comparées*, Nature, Sciences, Sociétés (à paraître).

Audas Nathalie, 2007, *Le rapport affectif au lieu. Analyse comparée de méthodes de recueil d'information sur la dimension affective des représentations*, Mémoire de recherche master 2, Tours : Université de Tours.

Bailleul Hélène et al, 2009, *La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie*, Nature, Sciences, Sociétés (à paraître).

Bailly Antoine, 1977, La perception de l'espace urbain, Paris : CRU.

Blanchet Alain, Gotman Anne, 2005. L'enquête et ses méthodes, L'entretien, Paris : Armand Colin.

Benghozi Pierre, 2006, *Le spaciogramme en théorie psychanalytique de couple et de famille*, Dialogue, n°172-2, 2006, pp. 5-14.

Berthier Nicole, 2006, Les techniques d'enquête en sciences sociales : méthodes et exercices corrigés, Paris : Armand Colin.

Buttimer Anne, 1980, *Home, Reach, and the sense of place*, dans Buttimer Anne, Seamon David, The human experience of space and place, London : Croom helm, pp. 166-187.

De Certeau Michel, 1990, L'invention du quotidien, Arts de faire (Tome 1), Paris : Gallimard.

Chalas Yves, 2000, L'invention de la ville, Paris : Anthropos.

Chalas Yves, Torgue Henry, 1981, La ville latente : espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles, Grenoble : ESU.

Channouf Ahmed, Rouan Georges, 2002, Emotions et cognitions, Bruxelles, de Boeck université, neurosciences et cognitions,

Collectif EHEA, 2008, *Espaces habités, espaces anticipés*, rapport de recherche UMR CITERES pour le compte de l'Agence Nationale de la Recherche, pagination multiple.

Davidson Donald, 1991, Paradoxes de l'irrationalité, Combas : Editions de l'éclat.

Deonna, Julien, Teroni, Fabrice, 2008, *Qu'est-ce qu'une émotion ?*, Paris : Vrin.

Hughes Everett C., 1996, Le regard sociologique. Essais choisis, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

Feildel Benoît, 2004, *Le rapport affectif à la ville : construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Tours : Université de Tours, CESA.

Feildel Benoît, 2007, *Le rapport affectif à l'espace dans le projet d'Aménagement-Urbanisme : représentations, coordinations et actions en contexte affectif*, XLIII^{ème} Colloque de l'ASRDLF, « Les dynamiques territoriales : débats et enjeux entre les différentes approches disciplinaires », Universités Joseph-Fourier et Pierre-Mendès-France, Grenoble et Chambéry, Juillet 2007.

Feildel, Benoît, Bailleul Hélène, 2007, *Planning toward representation and complexity: highlighting the involvement of affectivity and identity in individual space valuation*, International Conference « New concepts and approaches for urban and regional policy and planning? », ESDP-SP2SP, Université Catholique de Louvain (Belgique)

Frankfurt Harry G., 2006, Les raisons de l'amour, Belval : Circé.

Grésillon Lucile, 2004, *Sentir Paris : itinéraire méthodologique*, Strates, n° 11, pp 89-96.

Grésillon Lucile, 2005, *Sentir Paris : bien-être et valeur des lieux*, thèse de géographie, Paris : Université Panthéon-Sorbonne.

Hoyaux, André-Frédéric, 2006. *Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours d'habitants*, Espace géographique, Vol.3, 271-284.

Hume David, 1991, Traité de la nature humaine, T. 2, Dissertation sur les passions, Paris, Flammarion (consultable sur http://pagesperso-orange.fr/philotra/tnhII_III.htm#II_III_IV).

Lévy Jacques, Lussault Michel (dir.), 2003, Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Paris : Belin.

Livet, Pierre, 2002, Emotion et rationalité morale, Paris : PUF.

Martouzet Denis, 2002, *La perception de l'urbain par la population martiniquaise et conséquences urbaines et spatiales*, Annales de géographie, N° 623, janvier-février 2002, p. 73-85.

Martouzet Denis, 2006, *Methodological Individualism and affective relationship to the city*, communication au 2^{d} World Schools Congress, Planning for diversity and multiplicity, Mexico City, 12-16 juillet 2006.

Martouzet Denis, 2007a, *Le rapport affectif à la ville : premiers résultats*, dans Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès, Habiter, le propre de l'homme, Villes, territoires et philosophie, Paris : la Découverte, pp. 171-192.

Martouzet Denis, 2007b, *Le rapport affectif à la ville : positionnement théorique et épistémologique*, Praxis Revue électronique en aménagement (consultable sur http://www.revue-praxis.fr/document.php?id=117).

Martouzet Denis, 2009, *Esquisse d'une méthode générale pour l'examen du rapport affectif à la ville et sa construction comme objet de recherche*, dans Marchand Bernard, Salomon Cavin Joëlle, Urbaphobie : démontage d'une désamour, Lausanne : PPUR (à paraître).

Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younès, 2007, Habiter, le propre de l'homme, Villes, territoires et philosophie, Paris : la Découverte.

Petiteau, Jean-Yves, Pasquier Elizabeth, 2001. *La méthode des itinéraires : récits et parcours*, dans Grosjean, Michèle, Thibaud, Jean-Paul, L'espace urbain en méthodes, Marseille : Parenthèses, pp. 63-77.

Rousseau Jean-Jacques, 1827, Confessions, Paris, Werdet et Lequien Fils, Tome 1, Partie I, Livre II, (consultable sur http://books.google.fr).

Salomon Cavin Joëlle, 2003, *Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse. La ville : perpétuelle mal-aimée?*, Thèse de doctorat, Lausanne, EPFL.

Salomon Cavin Joëlle, 2005, La ville, mal-aimée, Lausanne : PPUR.

Sansot Pierre, 2004, Poétique de la ville, Paris : Payot.

Simon Herbert A., 1979, Models of thought, V.1, London, Yale University Press.

Simon Herbert A., 1989, Models of thought, V.2, London, Yale University Press.

Simon Herbert A., 1992, Economics, bound rationality and the cognitive revolution, Brookfield (Ver.): E. Elgar.

Thibaud Jean-Paul, 2003, *La parole du public en marche*, dans Gabriel Moser, Karine Weiss, Espaces de vie, aspects de la relation homme-environnement, Paris : Armand Colin, p.113-145.

Weber Max, 1971, Economie et société, Paris, Plon.

Winnicott Donald W., 1975, Jeu et réalité, L'espace potentiel, Paris : Folio.

Table des illustrations :

Tableau 1 : Croisement affectif/cognitif et subjectif/objectif (Michel Lussault, Jacques Lévy, 2003, p.170). *3*
Tableau 2 : Des techniques d'enquête pour des types d'information (Nathalie Audas, 2007, p. 68). *6*

Figure 1 : Spatiogramme de M.X : L'ensemble de sa vie spatiale *10*
Figure 2 : Spatiogramme partiel de M.X : Une tranche de vie *11*